

## **Johann Sebastian BACH, Cantate BWV 61, *Nun komm der Heiden Heiland***

Composée pour le 1<sup>er</sup> dimanche de l'Avent (épître : Romains 13, 11-14 : La Nuit est avancée, le Jour approche ; évangile : Matthieu 21, 1-9 : Entrée de Jésus à Jérusalem), la cantate BWV 61 *Nun komm, der Heiden Heiland* (« Maintenant, viens, Sauveur des Nations ») fut créée le 2 décembre 1714 à Weimar où Bach occupait les postes d'organiste et de premier violon solo à la chapelle du duc. La pieuse austérité qui régnait alors dans cette cour luthérienne contrastait fortement avec le faste environnant cependant, elle offrait à Bach l'opportunité d'exprimer ses idées musicales et religieuses, notamment au moyen des cantates qu'il devait composer chaque mois pour l'excellent ensemble instrumental et vocal de la chapelle. On le comprendra, cette période fut particulièrement prolifique (plus d'une quinzaine de cantates mises à jour, l'ensemble des concertos pour clavecin et orgue, début de *l'Orgelbüchlein*, ...).

Écrite pour trois voix solistes (soprano, ténor et basse), chœur et instruments (cordes, basson et orgue), la cantate BWV 61 se déploie à la manière d'une prédication, le texte poétique d'Erdmann Neumeister prenant comme point de départ la première strophe de cantique de Martin Luther, *Nun komm* (1524), annonçant la venue du Sauveur. L'œuvre est introduite par un chœur en *la* mineur (n° 1) dont la forme, une ouverture à la française, revêt un sens doublement symbolique : en tant qu'ouverture, elle marque le début de l'année ecclésiastique en même temps que sa spécificité « à la française » l'inscrit dans la lignée des prologues de tragédies en musique dont la fonction principale était d'accueillir et de saluer le roi. Il s'agit bien ici d'honorer la venue du Christ sur terre, figurée par l'entrée successive des voix de l'aigu vers le grave, l'accompagnement instrumental faisant entendre des rythmes pointés (typiques de l'ouverture à la française) ainsi que le *cantus firmus* à la basse. Opposant un fort contraste, la partie centrale se développe à partir d'une polyphonie en imitations mettant en évidence les termes *wundert* et *alles Welt*, polyphonie dont le jubilatoire fourmillement évoque l'émerveillement universel. L'énonciation du dernier vers amène quant à elle le retour des rythmes pointés et de la mélodie de choral entendus initialement. Suit un récitatif pour ténor (n° 2) en *do* majeur dont la singularité réside dans le fait qu'il se transforme en *arioso* au bout d'une dizaine de mesures ; en effet, le dernier vers – réponse à la question *Was tust du noch täglich an den Deinen ?* – adopte une tournure mélodique plus proche de celle de l'aria grâce à l'insertion des doubles croches liées par deux dans la ligne vocale. De plus, ses multiples itérations, renforcées par le dialogue imitatif entre les parties de basse et de ténor, lui confèrent une importance particulière. Conviant Jésus à venir vers son église pour bénir la chaire et l'autel, l'aria pour ténor (n° 3) déploie, au sein d'une forme ABA avec ritournelle, une ligne mélodique virtuose au rythme ternaire très entraînant. Ce caractère est souligné par la continuité quasi constante du flot rythmique (permanence de la croche, rareté des notes tenues, absence de silences dans l'accompagnement excepté au moment de la reprise). L'insistance de cette prière est nettement marquée par la répétition du verbe *komm*. Citation d'un verset biblique tiré de l'Apocalypse 3, 20 (« Voici, je me tiens à la porte et frappe »), le récitatif suivant (n° 4) nous plonge dans une atmosphère radicalement différente par

l'emploi de la voix de basse d'une part (voix du Christ dans les Passions) ainsi que par son accompagnement tout en *pizzicati* d'autre part, qui par son inflexibilité rythmique prend une dimension presque surhumaine voire, chose paradoxale, atemporelle.

D'une simplicité poignante, l'aria pour soprano (n° 5) exprime l'humble prière du croyant qui exhorte son cœur à s'ouvrir, afin de laisser le Christ y pénétrer. Laissant pleinement éclater sa joie, le croyant se joint à la communauté pour exprimer son ardeur de voir le Christ couronné, dans le dernier chœur (n° 6). Composée à partir de la dernière strophe du choral de Ph. Nicolai, *Wie schön leuchtet der Morgenstern*, cette dernière pièce fait entendre de nombreux mélismes et des effets de cloches dans la partie vocale, ainsi qu'une guirlande de doubles croches très virtuose dans la partie de violon, le tout se mêlant parfaitement dans une acclamation jubilatoire qui, une fois encore, met en évidence le verbe *komm*. Repoussant les limites de la technique, Bach porte l'expression à son sommet pour clore cette cantate avec grandeur et magnificence.

Astrid DESCHAMPS-DERCHEU